

## **Jean Bernard (AIHP 1930)**

### **La construction d'un humanisme scientifique en médecine**

#### **“Toute la médecine est amour” (Jean Bernard)**

“Lorsque j'ai commencé mes études de médecine en 1925, j'ai connu pendant une dizaine d'années une médecine totalement inefficace. Tout le monde me regardait comme un fou parce qu'en 1933-36, j'avais fait une thèse expérimentale sur la leucémie. La tradition voulait qu'un interne fasse une bonne thèse clinique sur la cuti-réaction ou la radio des poumons, mais rien de plus. La physiologie de Claude Bernard n'avait pas encore vraiment transformé la médecine. Le vitalisme n'était pas mort.”

Cette phrase recueillie lors d'un entretien réalisé en 1990, résume bien toute la position de Jean Bernard dans la médecine : “fervent défenseur du progrès médical” mais aussi : “...visionnaire s'interrogeant sur l'avenir et l'éthique de la médecine”, selon les termes du communiqué du cabinet du ministre de la santé et des solidarités, à l'occasion de sa disparition le 17 avril 2006, à Paris, à l'âge de 98 ans.

“Parisien de sang. Charentais de cœur” (Catherine Petitnicolas), né à Paris le 26 mai 1907 dans une famille de scientifiques puisqu'elle comptait plusieurs polytechniciens. Il est élève au Lycée Louis-le-Grand. Il est interne des Hôpitaux de Paris (classé quatrième de la promotion 1930) et docteur en médecine en 1936.

Il a fait les réflexions suivantes, reprises par son élève Jacques Louis Binet, sur ces années d'apprentissage de la médecine : “Le soir, deux fois par semaine, les conférences préparant les concours hospitaliers (...). Nous sommes dix autour d'une table dans un hôpital (...) J'ai gardé le plus heureux souvenir de ces conférences d'externat, d'internat. Aussi bien celles que je suivais comme étudiant, que celles plus tard, une fois nommé interne, que je dirigeais moi-même. Le compagnonnage, le maître étant à peine plus âgé que les élèves, était assurément une très bonne méthode de formation, d'éducation médicale. Le climat était à la fois rude et fraternel. Chaque conférence était un être vivant. Nous étions solidaires les uns des autres”. Il échoue de très peu à son premier concours et choisit comme poste d'interne provisoire un service proche de chez lui au “vieux Beaujon” qui lui permette de ne pas perdre de temps pour préparer à nouveau le concours. C'est ainsi qu'il arrive dans le service d'hématologie de Chevalier ce qui le fera opter pour cette discipline. Il a eu de remarquables réflexions sur la solitude de l'interne qu'il sera à Cochin, Saint-Louis, Claude Bernard, Bretonneau et Laennec. “L'après-midi, le soir, au moment de la contre-visite, l'interne est seul. Privilège et gravité de la solitude. Privilège de la relation directe avec les malades, gravité des responsabilités”. Ceci se situait à une époque où, parlant des maladies, il déclare que “les bénignes guérissent toutes seules, les graves sont hors d'atteinte”.

Il relate volontiers son expérience d'interne, précisément à l'Hôpital Claude Bernard, impuissant face à la mort par érysipèle de sujets fragiles et la transformation du pronostic vital en 1938 avec l'arrivée des sulfamides quand il

revient au même endroit comme Chef de clinique. Plus tard, en 1955, c'est le premier cas de traitement par la streptomycine d'une fillette atteinte d'une méningite tuberculeuse et condamnée auparavant à mourir. Dès cette époque, il fait la preuve de cet intérêt pour la personne et de compassion pour sa détresse "je garde sa main cependant que je l'interroge. Ce simple geste l'apaise". Cette gentillesse paisible l'anima jusqu'à la fin de sa longue vie et tous ceux qui l'ont approché ont en mémoire son regard à la fois pénétrant, pétillant d'intelligence presque malicieuse, et de douceur amicale indiquant qu'il s'intéressait à vous et était prêt à vous écouter.

Son esprit "expérimental" au sens de Claude Bernard, s'exercera très tôt, dès son internat avec la publication, en 1932, d'un article sur le traitement de l'anémie pernicieuse par l'ingestion de foie cru et en réalisant sa thèse dans le laboratoire de James Reilly, à Claude Bernard, sur la réalisation d'un modèle expérimental de leucémie animale en injectant du goudron dans la moelle osseuse de rats blancs.

Ceci ne l'empêche pas de se passionner pour la littérature et de lire beaucoup. Il sera même critique littéraire occasionnel (en remplacement d'une journaliste tuberculeuse) du quotidien Le Soir. Durant la deuxième guerre mondiale, il entre très tôt dans la résistance. Responsable des parachutages dans le Vivarais, il est arrêté par la Gestapo et incarcéré à Fresnes. Sorti de prison peu avant la Libération, il poursuit le combat et ne reprend la vie civile qu'après l'Armistice.

Sa carrière sera marquée par une série de succès sur cette affection mortelle, touchant volontiers les enfants, qu'était la leucémie aigue. En 1947, c'est la première guérison, avec Marcel Bessis, d'une personne avec une leucémie grâce à une exsanguino-transfusion.

Professeur agrégé en 1949, Professeur de cancérologie en 1956, il est membre du comité consultatif de la recherche scientifique en 1958. En 1961, il est directeur de l'Institut de recherche sur les maladies du sang. En 1971 Il obtiendra le Grand prix de l'Académie des Sciences dont il sera membre en 1973.

Il sera, en 1983, à 76 ans le premier président du Comité consultatif nationale d'éthique pour les sciences de la vie et la santé, nommé par le Président Mitterrand. Enseignant doué pour la communication, il saura, au-delà de son champ de pratique médicale étendre un discours humaniste sur la médecine et l'apport des sciences. Il réalisera de nombreux entretiens et émissions avec les médias. Il n'hésitera jamais à répondre aux invitations de conférences, d'émissions dans les médias et apportera, par sa caution personnelle et "morale", son soutien à bien des projets et des manifestations dans la médecine et dans l'éthique. C'est le cas pour le laboratoire d'éthique médicale et de droit de la santé créé à Necker. Il présidait, chaque année la séance inaugurale de l'enseignement. C'est le cas aussi pour la commémoration des 30 ans de l'Hôpital Henri Mondor où il a inauguré, avec beaucoup de gentillesse, l'exposition consacrée à celui qui l'avait précédé à l'Académie française où il est entré, succédant à Marcel Pagnol, en 1975.

Ceux qui l'ont approché dans les dernières années ont tous été frappés par la longévité de son intelligence et la vivacité de son esprit qui ne donnait jamais l'impression qu'il s'ennuyait ni qu'il était fatigué. Cette ardeur de la pensée et de l'action poussée loin dans la vie n'est pas l'un des moins intéressants parmi les traits encourageants pour tous qui provoquent l'admiration chez cet homme vraiment très

humain, un poète qui maniant le spirituel et le biologique avec une égale aisance militait “une médecine rationnelle, plus efficace à la fois universelle et individuelle”.

Claude HAMONET (AIHP 1965)

© AAIHP

## Références

Bernard J., C'est de l'Homme qu'il s'agit, Odile Jacob, 1988, Paris.

Bernard J., Médecin dans le siècle, Robert Laffont, Paris, 1994.

Picard E. & J.F, Mouchet J. F., Entretiens avec Jean Bernard, entretiens réalisés en 1990, 1991 et 2001. Source : <http://picardl.ivry.cnrs.fr>.

Bernard J., Conférence à l'Institut Suzanne Fouché (1993), Vaincre, Institut Suzanne Fouché, automne 2006.